


## **Max Stern : collectionneur, marchand, mécène.**

Les amateurs d'art qui se promenaient rue Sherbrooke et entraient à l'occasion dans les galeries avoisinant le Musée des beaux-arts de Montréal ont appris, non sans mélancolie, en décembre 2000, la fermeture de la Galerie Dominion. Ils avaient l'impression de voir disparaître une institution montréalaise qui avait fait connaître l'art moderne aux Canadiens. Or, Max Stern, l'homme qui avait été l'âme de la galerie pendant presque un demi-siècle était décédé en 1987. Mais, selon ses volontés, le lieu avait poursuivi ses activités sous la direction de Michel Moreau qui avait été le collaborateur du galeriste pendant une vingtaine d'années. Au fil du temps, Max Stern et son épouse Iris Westerberg ont fait don de pièces de leur collection à différentes institutions muséales et Montréal a été l'un des principaux bénéficiaires de cette générosité. À sa mort, Max Stern, n'ayant pas eu d'enfant, a légué la moitié de sa collection au Musée des beaux-arts et au Musée d'art contemporain de Montréal. À l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Max Stern, deux expositions lui rendent hommage. « *L'art vivant* » et son marchand : *oeuvres choisies de la donation Max et Iris Stern à Montréal* au Musée des beaux-arts de Montréal du 1<sup>er</sup> septembre 2004 au 23 janvier 2005 et *Max Stern : le goût d'un marchand. Œuvres de collections particulières provenant de la Galerie Dominion* à la Galerie Leonard et Bina Ellen du 1<sup>er</sup> septembre au 9 octobre 2004.

## **La résilience du Dr Stern.**


Max Stern naît en 1904 à Munchen-Gladbach, en Allemagne. Son père, Julius, un riche manufacturier, collectionne les œuvres d'art. Peu avant la première guerre mondiale, soutenu par les contacts qu'il a dans les cercles académiques, il ouvre une galerie à Düsseldorf. Dans ce milieu propice, Max Stern entreprend des études universitaires en histoire de l'art, à Berlin, Cologne, Bonn et Vienne. Sur la suggestion d'un historien d'art ami de son père, il prend comme sujet de thèse un peintre académique allemand Johann Peter Von Langer et obtient son doctorat alors qu'il n'est âgé que de vingt-quatre ans. En guise de gratification, Julius Stern et sa femme offrent au jeune Herr Doktor un séjour d'un an à Londres ou à Paris. Malgré sa mauvaise connaissance du français, Max Stern choisit sans hésiter Paris car il veut rencontrer les peintres de l'École de Paris qu'il admire. C'est à cette époque qu'il noue des liens avec Foujita, Pascin et surtout Van Dongen. Il travaille ensuite dans la galerie familiale consacrée principalement aux artistes académiques et aux maîtres anciens.

À la mort de son père, Max Stern, alors âgé de trente ans, devient propriétaire de la galerie. Trois ans plus tard, en 1937, la montée du nazisme et de l'antisémitisme l'oblige à fermer sa galerie. Il rejoint alors à Londres l'une de ses sœurs et travaille dans la



galerie qu'elle y avait ouverte peu auparavant. Mais en 1939, après que la Grande-Bretagne a déclaré la guerre à l'Allemagne, Stern, considéré comme « civilian alien », c'est-à-dire sujet d'un pays ennemi, est interné dans l'Île de Man. En 1940, admis comme réfugié au Canada, il est interné au camp de Fredericton au Nouveau-Brunswick où il travaille comme bûcheron, puis au camp de Farnham au Québec où il fabrique des tables et des banquettes pour l'armée canadienne. Il est difficile d'imaginer cet homme érudit, raffiné et riche, dans la promiscuité d'un camp, contraint d'exécuter des tâches matérielles. C'est grâce à l'art pourtant qu'il finit par sortir de cette mauvaise passe. Après un internement qui a duré presque deux ans, il est libéré grâce au doyen de la Faculté d'histoire de l'art de Londres qui intercède en sa faveur auprès du directeur de la Canadian Refugee Organization. Bien qu'il parle toujours assez mal français, son goût pour ce qui est français le pousse à s'installer à Montréal plutôt qu'à Toronto.

En 1942, il devient, grâce à son bagage académique et à son expérience comme marchand d'art, directeur de la Dominion Gallery of Fine Art, fondée un an auparavant par Rose Millman. C'est elle qui met Max Stern en contact avec Maurice Gagnon, un historien de l'art qui l'aidera à faire de la Dominion Gallery un lieu de diffusion de l' « art vivant ». Dans une lettre de cette époque, Max Stern définit clairement ses objectifs : « Je viens conquérir le Canada et je veux le faire en faisant connaître les artistes canadiens contemporains ». La résilience du Docteur Stern est parfaite. La success story- si je peux employer cette expression à propos d'un homme qui parlait couramment Anglais – peut commencer. En 1943, il confie à Maurice Gagnon l'organisation de sa première manifestation, une exposition personnelle de Goodridge Roberts. Il fait signer au peintre un contrat d'exclusivité qui assure à l'artiste une stabilité financière, mais l'oblige à une production régulière et dirigée. Il procèdera par la suite de la même manière pour John Lyman, Stanley Cosgrove et Jean Dallaire. Cette formule a été un atout majeur dans la réussite de la galerie car elle assure à son propriétaire un excellent contrôle sur le marché de l'art. C'est au cours de cette même année 1943 que Max Stern donne à Borduas sa première exposition personnelle dans une galerie commerciale et qu'il organise une exposition des œuvres de Fernand Léger. Plus de quarante ans après, Max Stern faisant le bilan de cette année exceptionnelle dans une interview accordée à Vie des arts en 1986 constate, sans fausse modestie : « ...et ce fut le succès ». En 1944, il expose les œuvres d'Emily Carr et vend la quasi-totalité de ses tableaux, ce qui représente l'unique réussite commerciale de ce peintre qui mourra l'année suivante. En 1947, il devient avec Ester Westerberg, une réfugiée suédoise qu'il a épousée l'année précédente, propriétaire de la Dominion Gallery. Il organise alors une exposition d'œuvres de maîtres anciens, qui lui avaient été volées par les nazis et qu'il a réussi à récupérer. Mais les ventes très peu nombreuses ne le pousseront pas à réitérer l'expérience. En 1950, la galerie qui était, à l'origine, sise rue Sainte-Catherine, déménage rue Sherbrooke et c'est avec une exposition de Goodridge Roberts que Max Stern inaugure son nouvel espace. À partir de 1956, après la mort de Maurice Gagnon et à la suite d'une visite en Angleterre au cours de laquelle Max Stern rencontre Henry Moore qui lui fait connaître plusieurs sculpteurs européens, la galerie change d'orientation. Lorsque Max Stern présente encore des tableaux, c'est en lien direct avec la peinture en France. Ainsi, il organise en 1957 une exposition intitulée Quatre peintres



canadiens à Paris, parmi lesquels se trouvent évidemment Borduas et Riopelle et il consacre en 1963 une exposition personnelle à Georges Mathieu. Toutefois, il est incontestable que le marchand privilégie désormais la sculpture. En 1960, alors que Rodin passe par une période de « purgatoire », il achète ses œuvres à bas prix et il obtient l'exclusivité de la vente de ses sculptures pour le Canada. Mais il fait aussi découvrir aux Canadiens Hans Arp en organisant en 1968 sa première exposition personnelle au Canada. Passionné d'art jusqu'à la fin de sa vie, il continue à voyager pour aller visiter les ateliers d'artistes malgré les mises en garde de son médecin. C'est au cours d'un de ces voyages qu'il décède d'une crise cardiaque à Paris en 1987.

### ***Partis pris esthétiques.***

Il est évident que l'exposition de la galerie Leonard et Bina Ellen rend davantage compte des stratégies du marchand que des partis pris esthétiques de l'amateur d'art. En effet, toutes les œuvres, prêtées par des collectionneurs, ont été vendues par la Galerie Dominion. L'éclectisme y est manifeste, mais il faut aussi constater qu'il est toujours pratique courante dans les galeries commerciales. En revanche, le goût du collectionneur se manifeste clairement au Musée des beaux-arts de Montréal.

Il n'y a pas lieu, à mon avis, d'attacher une trop grande importance au fait que Max Stern ait consacré sa thèse à un artiste académique. C'est un historien d'art ami de son père qui lui a suggéré ce sujet et il est peu probable que Julius Stern, dont l'entourage appartient aux cercles académiques, ait laissé un libre choix au jeune homme. Il semble, en revanche, qu'il ait été attiré très tôt par un art novateur, puisqu'il décide d'aller passer un an à Paris qui était alors une capitale artistique extrêmement dynamique. Il en revient enthousiasmé par l'École de Paris et désireux d'exposer dans la Galerie Julius Stern des œuvres de Pascin et de Modigliani. Mais son père s'oppose catégoriquement à ce projet : « Ça risque d'être long avant que nos clients apprécient un art aussi avancé ». On peut constater que le réalisme du marchand l'emporte sur le goût personnel de l'amateur d'art puisque Max Stern continue, après la mort de son père, à exposer les peintres académiques que sa clientèle achète. Il expose aussi des tableaux hollandais et flamands qu'il « aime particulièrement », comme il le confiera dans une lettre à Goodridge Roberts. *La Vierge de majesté aux anges* peinte en 1490 par le Maître de la Légende de Sainte Barbara est un magnifique exemple de ce que devait être sa collection. Quant à la *Nature morte aux pommes de terre* peinte par Ludger Larose en 1898 et vendue par la Galerie Dominion, elle semble un pastiche de tableaux hollandais. C'est finalement la nécessité de l'exil qui permet à Max Stern de concilier son désir de réussite matérielle avec ses partis pris esthétiques. Il reconnaît d'ailleurs la part qu'a joué le Québec dans ses succès : « Mais qui m'a aidé et encouragé? Les Canadiens français. » (Interview avec Dr Stern Vie des arts sept. 1986). Maurice Gagnon, à qui il confie le commissariat de sa première exposition est un tenant de « l'art vivant » (living art) qu'il oppose à la morbidité de l'art académique. Si la peinture de Goodridge Roberts et plus encore celle de John Lyman, qui est le président de la SAC (Contemporary Arts Society) semblent proches de l'École de Paris, que Max Stern affectionne, il n'en est pas de même pour les œuvres de Borduas. Pourtant le galeriste, loin d'être rebuté par



l'abstraction pratiquée par le peintre automatiste, à qui il avait donné sa première exposition personnelle, achète *Cheminement bleu*, en 1955, l'année même de sa réalisation. Or, il s'agit d'une œuvre peinte en all-over, selon une technique initiée par Jackson Pollock à New York. *Ici. Là-bas* dont Max Stern a fait don à la Galerie Leonard et Bina Ellen est une magnifique « mosaïque » de Riopelle. Mais Max Stern aime aussi la peinture expressionniste d'Emily Carr qui est, de plus, sa découverte personnelle. Il la compare à Edvard Munch et il est vrai que la *Forêt d'automne* avec son sol mouvant et ses arbres angoissants peut rappeler le peintre du *Cri*. En regardant les tableaux exposés au Musée des beaux-arts, on se rend compte que Max Stern, dont le goût n'avait rien de sectaire, recherchait les œuvres qui lui procuraient un plaisir esthétique, qu'elles fussent figuratives ou abstraites. Bien qu'il affirmât : « Rien ne remplace l'éducation et l'expérience », il reconnaissait aussi que « ce qui rend une œuvre d'art extraordinaire est toujours un peu mystérieux ». Collectionneur, marchand, mécène, Max Stern a joué un rôle important pour faire reconnaître l'art moderne au Canada, cet art dont il disait qu'il était « simplement l'art de notre époque ».

Françoise Belu  
Critique d'art et artiste multidisciplinaire

© *Tout droits réservés. Toute reproduction en tout ou en partie est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.*